

blanc, deux de marbre veiné; trois tritons jouent à ses pieds, et l'eau retombe en jets nombreux dans un bassin octogone dont les quatre petits angles sont ornés de statues de bronze représentant Thétis et Doris et des dieux marins enfants jouant avec des coquillages, des coraux, des madrépores et autres productions de la mer; huit satyres également de bronze, des mascarons, des cornes d'abondance complètent cette opulente décoration, où se pressent déjà le goût fastueux et mythologique des fontaines du parc de Versailles, goût que l'on croit français et qui n'est qu'italien de la décadence.

La statue équestre de Cosme de Médicis, la meilleure des quatre que Jean de Bologne a eu le bonheur rare d'exécuter dans une vie d'artiste, a beaucoup d'aisance et de noblesse. Le cheval marche bien dans son allure de petit trot; l'homme est bien en selle; il n'est pas ridiculement historique, a le costume moitié réel, moitié de fantaisie du grand-duc, et produit un bon effet, monumental. Cette statue est de bronze et a présenté d'assez grandes difficultés de jet; des bas-reliefs relatifs à l'histoire de Cosme plaquent les quatre faces du piédestal. On remarque le portrait d'un bouffon nain aimé du duc.

Il faut signaler encore, sur cette place si riche, le palais Uguccioni, dont l'architecture est attribuée à Raphaël, pour son style suave et pur, qui est bien celui du maître, et le toit des Pisans, charpente historique que les Florentins firent exécuter aux Pisans prisonniers en signe d'abjection et de mépris, et qui recouvre l'hôtel des postes, aux barreaux duquel se presse, sous les bannes de sparterie, une foule nombreuse d'étrangers venant demander leurs lettres, d'après l'ordre alphabétique de leur nom. C'est aussi dans un coin de cette place que se trouve l'hôtel des diligences, avec son va-et-vient perpétuel de voitures.

Mais voilà assez de descriptions de statues et de palais; prenons une calèche et rendons-nous aux Caschines, les Champs-Élysées de Florence, pour voir des figures humaines et nous reposer du marbre, de la pierre et du bronze.

III

Le type florentin diffère essentiellement du type lombard et du type vénitien. Ce ne sont plus ces lignes régulières et pures, cet ovale un peu épais, ces riches

attaches du col, cette heureuse sérénité de la forme, cette parfaite santé du beau, qui vous frappent dans les rues de Milan, où, comme le dit si bien Balzac, les filles de portière ont l'air de filles de reine. On ne comprendrait pas à Florence cette superbe épitaphe païenne de nous ne savons plus quel comte dont la tombe portait pour toute inscription : *Fis bello a Milanese* ; la grâce voluptueuse, et la gaieté spirituelle de Venise sont absentes d'ici.

Les figures n'ont pas à Florence le caractère antique qui subsiste encore dans le reste de l'Italie après tant de siècles écoulés, d'invasions successives, un changement si radical de mœurs et de religion : elles sont visiblement plus modernes ; s'il n'est pas permis de se méprendre, sur le boulevard de Gand, à un Napolitain ou à un Romain de pure race, un Florentin peut passer inaperçu parmi des Parisiens ; ce violent cachet méridional qui fait reconnaître les autres Italiens ne le trahira pas. Il y a plus de caprice, plus d'inattendu dans les traits des hommes et des femmes de Florence ; la pensée, les préoccupations morales laissent sur leur face des sillons appréciables, et en bouleversent les méplats avec une irrégularité à laquelle gagne l'expression.

Les femmes de Florence, moins belles que les Milanaises, les Vénitiennes ou les Romaines, sont plus intéressantes et parlent davantage à l'idée ; elles plairont surtout à l'écrivain psychologue ; leurs yeux sont voilés de mélancolie, leur front est parfois rêveur, et quelques-unes offrent cet air de vague souffrance, sentiment tout récent et tout chrétien, qu'on chercherait vainement dans la statuaire grecque ou romaine ; au milieu des têtes italiennes classiques, les têtes florentines sont bourgeoises dans le sens intime et favorable du mot ; elles n'expriment pas seulement la race, dans l'individu ; elles ne sont pas exclusivement humaines, elles sont sociales.

Les artistes florentins, André del Sarto, par exemple, n'ont pas cette beauté sereine du Titien, cette placidité angélique de Raphaël ; ils reproduisent un type à la fois plus humble et plus cherché ; on sent la réalité à travers leur idéal ; ils ne posent pas sur leurs figures ce masque de régularité générale dont abusent quelquefois les autres grands maîtres italiens ; ils risquent plus souvent le portrait dans leurs compositions et ne craignent pas de traverser une certaine laideur pour arriver au caractère. En voyant leurs œuvres, on peut comprendre comment quelques-unes de leurs

têtes, assurément moins belles que les types des peintres de Venise ou de Rome, peuvent produire une impression plus pénétrante et plus durable.

Ces généralités qui souffrent de nombreuses exceptions, car il y a des têtes florentines régulières, sont le résultat d'observations faites dans les rues, dans les théâtres, à l'église, à la promenade ; le visage humain n'est-il pas aussi digne d'attention que l'architecture ? le modèle ne vaut-il pas le tableau, et l'œuvre de Dieu, l'œuvre de l'art ? Et si nous avons regardé trop attentivement quelque belle promeneuse sous le nez, elle n'a pas dû s'en fâcher plus qu'une colonne ou une statue : notre conscience de voyageur sera notre excuse.

L'endroit de Florence le plus favorable à ce genre d'étude, trop souvent oublié par les touristes épris d'antiquité ou d'art, est sans contredit la promenade des Caschines, où, de trois heures à cinq heures, afflue, en boghey, en tilbury, en phaéton, en américaine, en coupé, en landau et surtout en calèche, tout ce que la ville renferme de riche, de noble, d'élégant et même de prétentieux. Sur le fond florentin se dessinent de brillantes excentricités étrangères faciles à reconnaître.

Les Caschines, dont le nom signifie *laiteries*, sont situées extra-muros, en dehors de la porte de Frato, et s'étendent, le long de la rive droite de l'Arno, dans un espace d'à peu près deux milles jusqu'à l'endroit où le Terzolle se jette dans le fleuve.

A travers des massifs de vieux et grands arbres tels que pins-parasols, chênes verts, lièges et autres espèces du Midi mêlées à des essences du Nord, se dessinent des chemins sablés qui aboutissent à un rond point formant ce que les Espagnols appelleraient le salon de cette promenade fashionable.

Ces grandes masses de verdure que borde, d'une part, le gentil fleuve Arno, et, de l'autre, l'encadrement bleu des Apennins, dont on aperçoit les croupes lointaines piquées de points blancs par les villas et les hameaux, composent, sous cette belle lumière méridionale, un ensemble admirable et qu'il est difficile d'oublier. Les Caschines ont quelque chose de plus naïvement agreste que les promenades équivalentes de Paris et de Londres, et le concours de l'élégance étrangère ne leur ôte pas cette bonhomie italienne si gracieuse dans sa nonchalance. Une maison de campagne du grand-duc, très-simple et très-bourgeoise, est enfouie au milieu de cette fraîche verdure, que les peuples du Midi appré-

cient plus que nous, sans doute à cause de sa rareté. Nous avons retrouvé en Espagne les mêmes admirations pour les ombrages du parc d'Aranjuez, que le Tage arrose, et qui est rempli d'arbres du Nord.

Florence, il y a quelques années, surtout avant que les événements politiques eussent effarouché les touristes opulents, était comme le salon de l'Europe ; on y retrouvait en grand

Tout ce monde doré de la saison des bains.

C'était là que se rendaient de tous les points de l'horizon les Anglais fuyant le brouillard natal, les Russes secouant la neige d'un hiver de six mois, les Français accomplissant le voyage à la mode, l'Allemand cherchant le naïf dans l'art, les cantatrices et les danseuses retirées du théâtre, les existences et les fortunes problématiques, les reines déchuës, les jolis ménages unis à Gretna-Green ou tout simplement devant l'autel de la nature, les femmes séparées de leur mari pour une cause ou pour une autre, les grandes dames ayant fait un coup de tête, les princesses traînant à leur suite des ténors ou des jeunes gens à barbe noire, les dandys à demi ruinés par Bade ou Spa, les victimes du lansquenet et du crédit parisien, les vieilles filles rêvant quelque aventure inci-

dentée, tout un monde interlope mêlé de beaucoup d'alliage, mais vif, spirituel, joyeux, ne cherchant que le plaisir et dépensant l'argent avec d'autant plus d'insouciance que le luxe italien est une économie relative.

Toute cette société fréquentait les bals hospitaliers du grand-duc, et s'amusaît beaucoup. Cette espèce de tolérance générale qui faisait accepter tout individu se présentant bien, mis convenablement et recommandé par une lettre quelconque, introduisait bien quelque aigrefin et quelque aventurière dans ce salon cosmopolite ; mais on en était quitte pour ne plus se saluer à Londres ni à Paris, et l'on jouissait dans la ville d'une liberté de bal masqué. Les intrigues et les amours allaient leur train sans trop de scandale ; chacun était trop occupé pour avoir le temps de médire. D'ailleurs, accuser une femme d'avoir un amant eût semblé puéril ; la médisance n'eût commencé qu'à deux, et la calomnie à trois.

La promenade aux Caschines était un des épisodes importants de la journée. Il s'y tenait une espèce de bourse d'amour où se cotaient les actions des femmes. Madame de B... est en hausse ; madame de V... est en baisse ; madame de B... a quitté le petit laron de L... pour le prince D... ; madame de V... a été trahie pour une seconde

chanteuse de la Pergola ; c'est grave ! Les toilettes se discutaient et s'analysaient, plus négligemment cependant que partout ailleurs, car le plaisir était la grande affaire ; mais les filles d'Ève pensent toujours un peu à la découpe de la feuille de figuier qui enveloppe leurs charmes. Pourtant, — et cela tient sans doute à la vertu du climat, — on a vu aux Caschines des Parisiennes assez éprises pour n'être plus vaniteuses et ne regarder que leur amant.

Ce mouvement d'étrangers s'est un peu ralenti : cependant, les Caschines offrent encore, de trois heures à sept heures, selon la saison, un spectacle de la plus joyeuse animation.

Lorsque nous y arrivâmes en calèche, car il serait de mauvais goût de s'y montrer à pied, quoique la distance qui sépare les Caschines de la ville soit très-petite, l'assemblée était au grand complet ; il faisait beau, l'air était doux, et le soleil glissait quelques joyeux rayons entre de légers nuages pommelés.

Le rond-point des Caschines représentait un immense salon, dont les calèches arrêtées figuraient les canapés et les fauteuils. Les femmes, en grande toilette, se renversaient sur le fond de leur voiture, dont le devant était encombré de fleurs, avec toute sorte de poses

méditées pour faire ressortir leurs avantages, et de grâces de Célimène à faire envie au Théâtre-Français.

Les amants en pied, les attentifs et les simples galants venaient rendre leur visite à la calèche de leur choix, comme on va voir dans sa loge une femme à l'Opéra, et causaient debout sur le marchepied.

C'est là que se décide l'emploi de la soirée, que s'imaginent les expédients, et que s'arrangent les rendez-vous, sans beaucoup de précaution ni de mystère ; car nous n'avons guère trouvé de vestige de cette féroce jalousie italienne, si célèbre dans les mélodrames et les romans.

Les cavaliers se mêlent aussi à la conversation, du haut de leurs bêtes fringantes, qu'ils maintiennent en les excitant pour leur faire exécuter des courbettes, prouesses sans péril qui vous posent toujours un peu en héros aux yeux de la femme aimée.

Pendant ce temps-là, les bouquetières courent d'une voiture à l'autre ou assaillent au passage cavaliers et piétons avec leurs corbeilles aussitôt vidées que remplies. Elles pratiquent à la lettre la recommandation de Virgile :

...Manibus date lilia plenis.

Elles ont même l'air de les donner, quoiqu'elles les

vendent en réalité ; on ne les paye pas sur-le-champ, mais on leur fait de temps à autre un petit cadeau d'argent ou d'autre chose ; ce qui est plus gracieux pour la marchandise et la marchande, ces bouquetières étant ordinairement de jeunes et jolies filles, fleurs fraîches et jolies fillés s'attirant par une harmonie naturelle.

Nous dessinerons, tout en gardant le secret des noms, quelques-unes des individualités féminines les plus remarquables. Une princesse russe (toutes les Russes sont princesses) trônait dans une superbe calèche doublée de velours violet et entourée de beaucoup d'adorateurs. Blanche comme la neige de son pays, les paupières brunies de khol, la lèvre rouge, le front encadré de cheveux ondes d'un blond marron devenu presque châtain sous le lustre des essences, couronnée d'une natte épaisse qui lui faisait comme un diadème sous l'aurole de son chapeau de dentelle, elle rappelait, par un certain air oriental et circassien, la fameuse *Odalisque* d'Ingres, popularisée par la lithographie de Sudre.

Les grandes dames russes ont, dans leur élégance, quelque chose de fastueux et de barbare, et dans leur pose, un calme impérieux, une nonchalance pleine de sérénité, qui leur viennent de l'habitude de régner sur des esclaves et leur composent une physionomie à part

sous le vernis anglais ou français dont elles tâchent de se recouvrir. Celle-ci aurait eu l'apparence d'une Paganía grecque si, au lieu des arbres verts des Caschines, sur lesquels se détachait sa tête immobile, on eût placé derrière elle le fond d'or gaufré d'une triptyque. Sa main étroite et petite, chargée de bagues énormes, scintillait dégingantée sur le rebord de la calèche, comme une relique constellée de pierreries qu'on tend au baiser des fidèles. Dans l'angle de la voiture se tenait, piteusement rencognée, une amie ou dame de compagnie de figure et de vêtements neutres, ombre résignée de ce brillant tableau. Autrefois, les blondes Vénitiennes se faisaient suivre par un nègre. C'était plus humain et d'un meilleur effet, au point de vue du coloris.

Dans une voiture anglaise, attelée de chevaux anglais, harnachés de harnais anglais, se tenait une Anglaise entourée d'une atmosphère anglaise apportée de Hyde-Park par un procédé que nous ignorons ; les Caschines disparurent à nos yeux, la perspective bleuâtre des Apennins s'évanouit dans une brume soudaine, et la Serpentine river remplaça le fleuve Arno.

Un brusque contre-coup nous jeta de Florence à Londres, et nous sentîmes sous notre mince habit un aigre souffle de brise septentrionale. Nous cherchâmes

machinalement sur le coussin de notre voiture un pale-tot absent, et pourtant cette femme était belle comme est belle une Anglaise réussie. — Jamais cygne plus blanc ne lissa son duvet de neige sur le lac de Virginia-Water dans les féeriques gravures des keepsake; c'était une de ces créatures idéales et vaporeuses dans sa grâce, un peu longues comme Lawrence en peint, comme Westall en dessine : col mince et flexible, cheveux d'or aux spirales allongées, pleurant comme des branches de saule autour d'un visage pétri de cold-cream et de rose; cils brillants comme des fils de soie sur des prunelles d'un vague azur. En regardant cette ombre transparente, qui digérait peut-être un large rumpsteack saupoudré de poivre de Cayenne, arrosé de sherry, on ne pouvait s'empêcher de penser à Cymbeline, à Perdita, à Cordelia, à Miranda, à toutes les poétiques héroïnes de Shakspeare. Deux adorables babys, un petit garçon fier et rêveur comme le portrait du jeune Lambton, une petite fille échappée sans doute du cadre de Reynolds où les enfants de lady Londonderry sont représentés cravatés d'ailes en manière de chérubin sur un fond de ciel bleu, occupaient le devant de la voiture et jouaient gravement avec les oreilles d'un king's-charles aussi pur de race

que celui que Van Dyck a placé dans son portrait d'Henriette d'Angleterre.

Un cavalier, roide comme un pieu, irréprochable de tenue, gentleman frotté de dandy, monté sur un cheval de sang bai cerise, luisant comme du satin, les guides rassemblées dans sa main, le pommeau de son stick entre les lèvres, se tenait près de la voiture de l'air le plus ennuyé et le plus splénétique du monde; il semblait ruminer un madrigal qui n'arrivait pas et qu'attendait la jeune femme avec une indulgente distraction.

Non loin de là causait avec un Sicilien une autre Anglaise d'un type tout différent, presque italianisé et doré par le tiède soleil de Florence; une figure intelligente et fine, un beau front uni sous des cheveux noirs, une taille fluette pouvant porter la robe de la femme et le gilet de l'amazone; espèce de Glorinde délicate, d'ange douteux, entre la jeune fille et l'éphèbe, de l'espèce de ceux dont mademoiselle de Fauveau aime à faire se déployer l'aile au-dessus de quelque bénitier de style moyen âge.

Une main de reine, un bras magnifique que le mou-lage a rendu célèbre nous fit reconnaître, au fond d'une voiture, une de nos anciennes amies parisiennes qui

conserve à Florence, malgré un long exil, tout l'esprit et toutes les grâces qui faisaient rechercher ses mercredis de la rue du Mont-Blanc ; nous allâmes la saluer, heureux de trouver un visage ami parmi ces belles inconnues, et les questions voltigèrent à l'envi sur nos lèvres, elle parlant de Paris, nous de Florence.

A propos de Florence, nous nous apercevons que, dans cette galerie de portraits, nous n'avons pas mis de Florentines. C'est qu'il y en a, en effet, très-peu à Florence, et leur figure, dont nous avons essayé d'esquisser le type général, n'a pas cette espèce de beauté théâtrale qui se fait admirer de loin ; nous remarquons seulement qu'elles portaient alors la taille très-basse et serrée dans des corsets longs d'une structure particulière qui se rapproche beaucoup des anciens corps français ; ce qui imprimait à leurs mouvements une certaine roideur gênée, contraire à la désinvolture italienne. Quelques-unes se font la raie sur le côté comme les hommes ; est-ce une coquetterie locale, ou le besoin de reposer des cheveux fatigués par le peigne ? C'est ce que nous ne saurions décider. Cette bizarrerie inquiète d'abord sans qu'on puisse s'en rendre compte et change beaucoup l'expression de la physionomie ; mais on s'y fait et l'on finit par y trouver une certaine grâce.

Pour réparer cette omission dans notre galerie, esquissons la belle tête de la signora***, Florentine pur sang, qu'on nous fit voir, au centre du rond-point, entourée d'une cour d'adorateurs. Ses grands yeux tranquilles et presque fixes, ses traits fermes et purs, sa bouche nettement découpée, les lignes puissantes et correctes de son cou, rappelaient cette Lucrezia del Fede tant aimée d'André del Sarto, et ces beaux portraits du Bronzino, qu'on ne peut plus oublier dès qu'on les a vus une fois, et qui résument le type florentin sous son plus noble aspect. Pourquoi faut-il que ces grands artistes dorment sous la tombe !

Nous étions en train de graver cette pure image dans notre mémoire lorsque nous vîmes toutes les têtes se tourner du même côté. Ce mouvement insolite était produit par l'entrée du jeune comte***, qui débouchait de la grande allée, conduisant lui-même, avec une grâce et une précision incomparables, un phaéton trainé par deux merveilleux petits chevaux noirs, d'une élégance, d'une prestesse et d'une docilité extraordinaires ; ce charmant attelage décrivit sur le sable du rond-point un cercle qu'un compas n'eût pas fait plus exact, et le comte, jetant les guides à son groom, sauta légèrement à terre et alla rendre ses devoirs à la belle Florentine

dont nous venons tout à l'heure de crayonner les traits.

C'était un jeune Hongrois de vingt-deux ou vingt-trois ans, d'une beauté apollonienne, si souple, si dégagé, si svelte, si viril dans sa grâce féminine, que les plus robustes fatuités auraient baissé les armes devant lui. Aussi était-il le lion de Florence, — sans aucune allusion à la mauvaise gravure ainsi nommée! — il possédait les costumes nationaux les plus merveilleux : dolmans soutachés, vestes roides de broderies d'or, bottes de maroquin semées de perles, toques constellées de diamants et surmontées d'aigrettes de héron qu'il revêtait avec une complaisance charmante dans les soirées intimes pour satisfaire la curiosité féminine et un peu sa propre coquetterie, sans doute; coquetterie bien permise, car le costume hongrois, malgré sa profusion d'ornements, est d'une élégance héroïque et martiale qui éloigne toute idée de dandysme ridicule. Les femmes, vaincues, avouaient avec plaisir qu'elles étaient laides à côté du beau Hongrois, et que leurs plus riches toilettes de bal n'étaient que haillons comparées à ces splendides vêtements ruisselants d'or et de pierres.

Une apparition mystérieuse intrigua beaucoup aussi, à cette époque, la curiosité cosmopolite de Florence :

une femme seule, et du plus grand air, avait paru aux Caschines, allongée dans le fond d'une calèche brune, drapée d'un grand châle de crêpe de chine blanc dont les franges lui venaient presque jusqu'aux pieds, coiffée d'un chapeau parisien signé madame Royer en toutes lettres, et qui faisait une fraîche auréole à son profil pur et fin, découpé comme un camée antique, et contrastant par son type grec avec cette élégance toute moderne et cette tenue presque anglaise à force de distinction froide. Son cou bleuâtre, tant il était blanc, le rose uni de sa joue, son œil d'un bleu clair semblaient la désigner pour une beauté du Nord; mais l'étincelle de cet œil de saphir était si vive, qu'il fallait qu'elle eût été allumée à quelque ciel méridional; ses cheveux, soulevés en bandeaux crépelés, avaient ces tons brunis et cette force vivace qui caractérisent les blondes des pays chauds; l'un de ses bras était noyé dans les plis du châle, comme celui de la Mnemosyne, l'autre, coupé par un bracelet d'un effet tranchant, sortait demi-nu du flot de dentelle d'une manche à sabot, et faisait badiner contre la joue, du bout d'une petite main gantée, un camélia d'un pourpre foncé, avec un geste de distraction rêveur évidemment habituel : était-elle Anglaise, Italienne ou Française? C'est ce que nul ne put ré-

soudre, car personne ne la connaissait. Elle fit le tour des Caschines, s'arrêta quelques instants sur le rond point, ne paraissant ni occupée ni surprise d'un spectacle qui semblait devoir être nouveau pour elle, et reprit le chemin de la ville.

Le lendemain, on l'attendit vainement, elle ne reparut pas. Quel était le secret de cette unique promenade? L'inconnue venait-elle à quelque rendez-vous mystérieux donné d'un bout de l'Europe à l'autre? voulait-elle s'assurer de la présence de quelque rivale auprès d'un infidèle? On n'a jamais pu le savoir. Mais l'on n'a pas encore oublié à Florence cette vision fugitive.

EL FERRO CARRIL

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DU NORD DE L'ESPAGNE

Mon cher éditeur,

Je vous écris de Villaréal, où je me suis arrêté, laissant le train filer vers Madrid *per amica silentia lunæ*; car les merveilles de ce chemin qui escalade les montagnes méritent d'être vues de jour, et je ne vous parlerai cette fois que de la journée d'hier, de la journée officielle, de la journée d'inauguration, et ce sera bien assez de matière pour cette simple lettre, griffonnée à la hâte entre un départ et l'autre.

A Bordeaux, le convoi spécial qui menait les invités de la Compagnie se pavosa de petits drapeaux tricolores et aux couleurs d'Espagne, jaune et rouge. La fête commençait. On traversa les Landes, qui, grâce à l'initiative